Ce que bronzage veut dire

Tous les dermatologues – comme nombre de ceux qui ne le sont pas – partagent ce célèbre mot de Paul Valéry (1871-1945) extrait de *L'Idée fixe ou Deux hommes face à la mer* (1931) : «Ce qu'il y a de plus profond en l'homme, c'est la peau». Aussi est-ce sans surprise que l'on retrouve la formule dans nombre des textes et des ouvrages traitant d'une manière ou d'une autre de la peau humaine. C'est le cas dans le très riche «Dictionnaire du corps» dont nous avons déjà vanté les mérites dans ces colonnes.[1]

«Ces mots de Paul Valéry, qui affirment que le plus central est à la surface, n'ont de paradoxal que l'apparence, y souligne Evelyne Séchaud ancienne présidente (1998-2000) de l'Association psychanalyste de France avant de devenir présidente de la Fédération européenne de psychanalyse. La peau, en effet, est le déploiement de données essentielles d'ordre multiple – biologiques, psychologiques, culturelles, psychanalytiques – faisant du corps l'étayage du psychisme individuel et le lieu d'échange avec l'autre et la culture.»

On observera plus modestement ici, pur hasard ou fatalité éternelle, que ce sont des fibroblastes qui sont au centre des dernières et spectaculaires recherches sur les cellules souches humaines (rubrique *Avancée thérapeutique* de ce même numéro). Tout semble ici se passer comme si ces cellules différenciées du tissu conjonctif, ces cellules humaines parmi les plus ouvertes sur l'extérieur du corps étaient aussi les plus ouvertes à la proposition de voyage vers leur passé que leur font aujourd'hui les biologistes. Etrange résonance temporelle du propos spatial de Valéry.

On a donc retrouvé également sans surprise cette formule dans le tout récent et épatant ouvrage qu'un prolifique professeur d'histoire contemporaine à la Sorbonne a choisi de consacrer au bronzage.[2] En conseiller l'achat ? Sans aucun doute. En précisant toutefois que la lecture n'est pas aussi simple que la couverture pourrait le laisser supposer. C'est, pour dire le vrai, une bien curieuse expérience. On sent l'auteur animé d'une jubilation intense, porté par son sujet, heureux d'avoir eu la chance de consulter un siècle ou presque d'archives d'une presse écrite qualifiée de féminine.

Mais dans le même temps l'homme ne parvient pas à se libérer des méchants filets qui font que les spécialistes des sciences humaines sont – sauf très rares exceptions – prisonniers d'un jargon qui, croient-ils, justifie leur existence professionnelle et les fait se reconnaître et se jauger. On confessera volontiers ici que l'affaire vaut, du moins en partie, pour le corps médical.

Bronzer donc. Mais plus précisément depuis quand ? Où ? Et à quelles fins, qu'elles fussent candidement avouées ou plus méchamment inconscientes ? Tout ou presque est dit dans cet opuscule qui – mais faut-il le regretter ? – n'aborde guère la dimension médicale contemporaine et les initiatives croissantes des autorités sanitaires mettant en garde contre les dangers des expositions inconséquentes aux rayons du soleil. L'historien traite en revanche heureusement de l'héliothérapie. «A chaque époque sa maladie de référence, sinon de préférence, celle vers laquelle ses élites portent une bonne partie de leur énergie curative, jusqu'au jour où elles l'abandonnent : elle est devenue guérissable ou n'existe plus car l'étiologie a changé, écrit-il. Entre la peste et le choléra en amont et le cancer puis le sida en aval, la tuberculose eut ainsi son heure en Occident. La mise au point du BCG, au lendemain de la Première Guerre mondiale et, surtout, celle de l'antibiotique *ad hoc* la streptomycine, au lendemain de la Seconde, fermèrent le cycle.

«… Bronzer donc. Où ? Et à quelles fins, qu'elles fussent candidement avouées ou plus méchamment inconscientes ? …»

Interrompons la citation pour remarquer que, le vivant étant toujours un peu plus complexe qu'il y paraît, le sida n'a de cesse de rouvrir le cycle de la tuberculose. Mais ceci est une autre histoire. «En attendant, la première moitié du XXe siècle verra l'apogée du réseau d'établissements ayant pour objet de soigner – à défaut de guérir – la maladie par le plein air ; c'est la grande époque des préventoriums, sanatoriums, aériums et autres solariums, poursuit notre auteur. Thomas Mann donnera ses lettres de noblesse à ce type de cure et, plus encore, de cadre en situant sa *Montagne magique*, parue en 1924, dans un sanatorium de Davos.»

On ne manquera pas, ici, d'observer que les thèses relatives au «pouvoir bactéricide» des rayons solaires ou aux vertus de la photothérapie sont dès le milieu du XIXe siècle développées par des hommes vivant sous les brouillards britanniques ou danois. «Les procédures sont empruntées, pour partie, à l'eau : l'héliothérapie apparaît alors comme une hydrothérapie plus efficace et scientifiquement mieux lestée, peut-on encore apprendre. C'est le sens de la démarche du médecin français (flamand) Albert Monteuuis qui met d'abord en avant le bain de mer avant d'accorder plus de place à la "médication atmosphérique". (…) Mais c'est en montagne, à Leysin, dans le canton de Vaud, que deux ans plus tôt (en 1903) le médecin Auguste Rollier a ouvert la première "clinique du soleil", prioritairement tournée vers la tuberculose extrapulmonaire. L'affaire, une fois de plus, est ethniquement située : Auguste Rollier est neuchâtelois mais le milieu intellectuel initial gravite autour des facultés de médecine alémaniques et autrichiennes. L'inspirateur est Rollier, lui-même élève du premier prix Nobel de médecine, le Bernois Theodor Kocher (…).»

Gardons la suite sous silence qui laisse supposer que les indéniables qualités des viandes des Grisons ne seraient pas étrangères aux théories médicales alors développées quant aux vertus de la «médication atmosphérique». De la même manière, n'en disons pas plus de ce passionnant voyage qui, depuis plus d'un siècle, conduit les hommes et les femmes dont la peau est blanche à trouver du plaisir à prendre la couleur du bronze puisque le verbe «hâler» est passé de mode.

Et, bien loin du bronzage et de ce qu'il nous dit de notre époque, citons encore Paul Valéry : «La guerre est le massacre de gens qui ne se connaissent pas au profit de gens qui, eux, se connaissent mais ne se massacrent pas». Moins connu mais tout aussi essentiel : «J'appelle Europe une terre qui fut romanisée, christianisée et soumise à l'esprit de discipline des Grecs». Et, pour finir : «Si l'humanité ne survit que par les moyennes, elle ne vaut que par ses extrêmes».

Jean-Yves Nau

Bibliographie

1 Dictionnaire du corps sous la direction de Michela Marzano. Paris : Editions Presses Universitaires de France, 2007. ISBN 2-13-055058-4.

2 Ory P. L'invention du bronzage. Paris : Editions Complexe, 2008. ISBN 978-2-8048-0145-8.